

Avec cette pastille,
retrouvez des articles inédits
sur valeursactuelles.com



SOMMAIRE

« Il n'est de richesse que d'hommes. » Jean Bodin

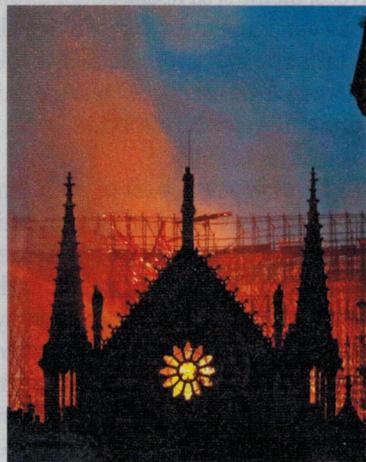
Notre opinion par François d'Orcival	4
Vu de ma fenêtre par Denis Tillinac	6

COULISSES POLITIQUES

Millénaire : le nouveau laboratoire d'idées des jeunes LR	10
Droit de regard par Catherine Nay	14

POLITIQUE

Le lionceau du marinisme	16
Aéroports de Paris, la bataille du ciel	20



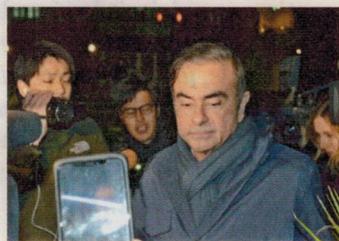
EN COUVERTURE

Le choc d'une civilisation	22
Philippe de Villiers: « Notre-Dame ne peut pas mourir »	26
Denis Tillinac: l'adieu d'un orphelin	27
Et notre monde se mit à brûler	28
De Beauvais à Paris, tragédies civilisationnelles	32
La dernière épine de la couronne	34
Notre drame de Paris	38
Les saintes reliques	43
La cathédrale du pouvoir	44

MONDE

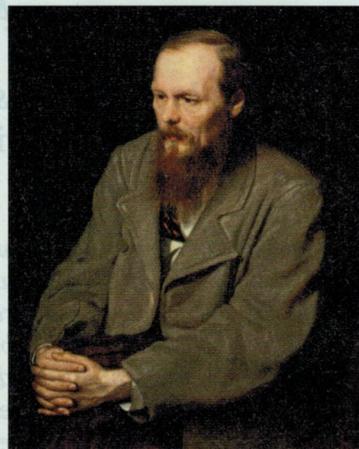
« La fin du FLN, c'est la fin des blocages algériens »	46
En bref	50
L'image	51

ÉCONOMIE & ENTREPRISES



Ghosn piégé à la nipponne	52
Le bon business du coffret	54
Placements	56
L'infographie	57
En bref	58
Médias	59

CULTURE



Dostoïevski ou le vertige de la foi	60
Plongées dans les mondes d'après	64
Valeur sûre; Cinéma; Livres; Théâtre & Musique; Expositions; En bref; Télévision	66

HISTOIRE

De Gaulle, le référendum fatal	74
L'énigme / L'éphéméride	77

ART DE VIVRE

Chaumet, joaillier aux liens littéraires et naturalistes	78
Florence Besson, l'appel de la terre	80
Automobile	82
Gastronomie	83
En bref	84
Jeux	86

L'incorrect

Yves Mamou;	
Philippe Schleiter	89
Forum des lecteurs	94
La lettre de M. de Rastignac	98

CE NUMÉRO COMPORTE DEUX ENCARTS JETÉS "FRANCE ABO OU ADL" ET "L'ŒUVRE D'ORIENT".
CRÉDIT DE COUVERTURE: AG PHOTOGRAPHE.

Fiodor Dostoïevski peint par Vassili Perov en 1872.
Une vie au service exclusif de l'une des œuvres
les plus riches de l'histoire littéraire.

Dostoïevski ou le vertige de la foi

Une biographie "définitive" retrace la vie de l'écrivain et son époque troublée sans la connaissance de laquelle il est impossible de comprendre le géant russe.

La vie des génies fascine, particulièrement celle de Dostoïevski, qui semble tirée d'un de ses propres romans. Une vie d'angoisse, de doute et de souffrance que ses contemporains s'étonnaient de lire sur le visage de ce petit homme au teint pâle et maladif. Entre deux crises d'épilepsie qui le laissaient hagard durant plusieurs jours, traqué par ses créanciers au point de devoir fuir à l'étranger, il travaillait jusqu'à l'épuisement avant de s'abandonner au démon de la roulette, de perdre l'argent destiné à nourrir ses enfants et de rentrer dans son misérable foyer, malade de culpabilité.

Parvenu au comble de l'humiliation sociale, il atteignit, quelques mois avant sa mort, une gloire inouïe qui le fit prendre pour un "prophète". Irascible, méprisant, xénophobe, antisémite, réactionnaire, ne jurant que par le tsar et la sainte Russie, il a tout pour déplaire à notre société démocratique. Son destin est pourtant bouleversant et les vérités qu'il a livrées au monde, plus actuelles que jamais, n'ont depuis cessé de hanter des générations de lecteurs et d'écrivains.

Cette vie et cette œuvre exceptionnelles ont donné lieu à de nombreuses biographies. L'une d'elles est reconnue comme insurpassable, celle de Joseph Frank (1918-2013), aujourd'hui traduite

en français par Jean-Pierre Ricard. Ce professeur de littérature comparée à l'université de Princeton a consacré sa vie à l'écrivain russe, publiant entre 1976 et 2002 une biographie monumentale de 2500 pages en cinq tomes, dont le quatrième, *Dostoïevski, les années miraculeuses (1865-1871)*, fut publié par Actes Sud en 1998. En 2009, il tira une version abrégée de son travail (1000 pages, quand même), celle qui nous occupe aujourd'hui.

De trop nombreux biographes, voulant manifestement caser tout le matériel qu'ils ont récolté, se livrent à des pages et des pages d'anecdotes et suivent leur personnage au quotidien, n'épargnant rien au lecteur du petit bouton apparu un matin sur son nez. Joseph Frank, lui, prend de la hauteur et, aussi

UNE VIE D'ANGOISSE, DE DOUTE ET DE SOUFFRANCE QUE SES CONTEMPORAINS S'ÉTONNAIENT DE LIRE SUR LE VISAGE DE CE PETIT HOMME AU TEINT PÂLE ET MALADIF.

incroyable que cela puisse paraître, ces 1000 pages donnent l'impression que pas un seul mot n'y est de trop.

Le titre, *Un écrivain dans son temps*, doit être pris au sérieux. Si la vie intime de Dostoïevski est évoquée, celle-ci n'est pas le cœur du sujet. C'est bien l'époque à laquelle vécut l'écrivain que le biographe ressuscite, ses idéologies et ses controverses, seule capable d'expliquer l'évolution intellectuelle de ce « chroniqueur des conséquences morales de la destruction des formes traditionnelles de l'existence russe » que fut Dostoïevski.

Une grande place est donc donnée au socialisme qui hante le XIX^e siècle et qui prendra en Russie la forme particulièrement délétère de ce que l'on a appelé le nihilisme, un instinct de destruction que l'écrivain combattra de toutes ses forces.

Si la noblesse russe des années 1820 est déjà gagnée par le scepticisme et les idées occidentales, ce n'est pas le cas de la famille Dostoïevski, qui élèvera ses enfants dans la foi et la culture russe. Grand lecteur de Pouchkine en son adolescence, lequel demeurera toute sa vie son père spirituel, mais aussi de Balzac (son premier livre publié est une traduction d'*Eugénie Grandet*), de Hugo et de Schiller, Dostoïevski subit très vite l'empire du socialisme chrétien, notamment par le biais de George Sand et Charles Fourier. Après des études à l'École centrale du génie, il démissionna de l'armée et publia son premier roman en 1845, *les Pauvres Gens*, qui le propulsa immédiatement parmi les écrivains russes importants du moment, continuateur de Gogol. C'est l'époque où il fréquente le socialiste Belinski (mort en 1848), qui aura une forte influence sur les nihilistes de la génération de 1860 et où la grande question du libre arbitre commence à se poser au contact des progressistes qui le rejettent. C'est l'époque également où il fréquente un cercle subver-

sif animé par Petrarchevski qui finit par inquiéter un pouvoir effrayé par les événements européens de 1848.

Dostoïevski fut arrêté en avril 1849 et condamné à mort. Après un simulacre d'exécution qui le marquera à vie, il est envoyé au bagne en Sibérie pour quatre ans. S'il est un événement fondateur dans la vie de l'écrivain, c'est incontestablement celui-ci. Ainsi qu'il l'a écrit dans ses *Souvenirs de la maison des morts*, il commencera par voir dans les bagnards des "monstres" avant de découvrir derrière les apparences la vérité de l'"âme russe" caractérisée selon lui par un sens moral instinctif et un besoin indéracinable de liberté. Il en ressortit avec une foi absolue dans les convictions morales du peuple russe et avec la certitude que le socialisme occidental prôné par les élites ne sera jamais suivi par les paysans et produira une catastrophe. Le seul "socialisme" qu'il professera ne sera plus que celui des institutions sociales russes traditionnelles, notamment l'*obchtina* (la commune), ce bastion de la démocratie égalitaire paysanne. Le romancier rapporta également du bagne une extraordinaire gamme de personnages violents et dépravés, en proie à des luttes intérieures, qui peupleront ses grands livres.

Contraint après le bagne de s'enrôler dans l'armée comme simple soldat, Dostoïevski ne rentra à Saint-Petersbourg que fin 1859. En Sibérie, il s'était marié avec Maria Dmitrievna, rencontrée en garnison à Semipalatinsk, mais le mariage ne fut pas heureux. La Russie avait changé



FINEARTIMAGES/LEEMAGE

durant ses dix ans d'exil. Une nouvelle génération de socialistes se revendiquant du matérialisme était apparue, qui ne respectait plus rien, ni la religion, ni l'art, ni la morale et prônait la destruction pure. Sous l'impulsion de Tchernychevski et de son *Que faire?* qu'admira Lénine, ils définissaient le bien et le mal en termes d'utilité, louaient « l'égoïsme rationnel » et éliminaient la question de la liberté au profit d'un déterminisme social. Un manifeste, *la Jeune Russie*, fit alors grand bruit, qui en appelait ouvertement aux massacres tandis que les attentats se multipliaient.

Avec un journal qu'il créa avec son frère, *le Temps*, Dostoïevski entra dans la mêlée en défendant la morale chrétienne de l'amour et du sacrifice, qui était pour lui une nécessité tant pour l'individu que pour la société. Il associait l'idéal socialiste de la satisfaction matérielle des besoins à la décadence morale de

l'Europe, qu'il avait observée lors de son premier voyage en France et en Angleterre (1862), et défendait l'art comme une expression de la beauté authentique incarnée par le Christ pour lequel il avait un attachement existentiel (« *Si quelqu'un me prouvait que le Christ est hors de la vérité, et que la vérité fût "réellement" hors du Christ, je voudrais plutôt rester avec le Christ qu'avec la vérité* », écrivit-il dans une lettre).

Dans *Crime et Châtiment* (1866), premier chef-d'œuvre de la maturité, Dostoïevski poussa jusqu'à leurs conséquences extrêmes les idées nihilistes à travers la personnalité de Raskolnikov, un révolutionnaire aux objectifs généreux... qui abandonne toute générosité pour parvenir à ses fins. Celui-ci tue une vieille usurière dans un objectif "moral" avant de se rendre compte que cet objectif ne peut expliquer son acte. Construit autour d'une énigme (pourquoi Raskolnikov a-t-il tué?), *Crime et Châtiment* représente un tournant dans la carrière de l'écrivain par l'ampleur des thèmes abordés et la profondeur du conflit moral vécu par ses personnages. Dostoïevski était désormais l'égal de Tourgueniev et de Tolstoï.

Sa femme étant morte en 1864, il s'était remarié avec sa sténographe, Anna Grigorievna, et tous deux partirent vivre quatre ans à l'étranger, principalement à Dresde, pour fuir les créanciers du romancier. C'est là qu'il écrivit *l'Idiot*, son livre le plus personnel, qu'il

DOSTOÏEVSKI VU PAR SA FEMME

Pressé par son éditeur de rendre *le Joueur*, Dostoïevski fit appel à une sténographe en octobre 1866. Anna Snitkina, 20 ans, une jeune femme de bonne famille, allait devenir sa seconde épouse. L'année suivante, le couple s'enfuit en Europe pour échapper aux créanciers et Anna promet à sa mère de tenir un journal, duquel elle tira un livre de souvenirs paru en 1923. Le document brut aujourd'hui publié constitue un témoignage unique de la vie de l'écrivain torturé, malade et inquiet, parfois mesquin, le plus souvent grandiose dans sa volonté de créer son œuvre en dépit de l'exil, de la misère et de la maladie. O. M.

"Journal (1867)", d'Anna Dostoïevski, Syrtis poche, 234 pages, 11 €.

“Jour de marché dans la vieille ville”, d’Ivan Silych Goryshkin-Sovokopudov, vers 1910. Dostoïevski vouait un culte au peuple russe, qu’il estimait moralement supérieur aux élites de son pays.

conçut comme un hommage depuis l’Europe haïe à la spiritualité russe et au rôle messianique que celle-ci serait appelée à jouer dans l’avenir.

Mais “l’affaire Netchaïev”, qui défraya la chronique russe en 1869 (l’assassinat d’un étudiant par les membres d’un groupe révolutionnaire clandestin), le poussa à reprendre le combat contre les nihilistes. La colère de Dostoïevski contre la “génération de 1840”, Belinski, Herzen, Bakounine et Tourgueniev, monta d’un cran. Selon lui, les “occidentalistes” étaient responsables du chaos en ayant préparé le terrain idéologiquement. Ils avaient libéré les “démons” de l’homme russe en y injectant une idéologie contre-nature et en considérant que la beauté pouvait prendre la forme de la destruction, ce qui était pour lui pure abomination. Dostoïevski se croyait désormais missionné pour combattre la confusion spirituelle et morale qui avait favorisé l’essor du nihilisme et aider son pays à échapper à la catastrophe qu’il pressentait.

Le roman du conflit entre foi et raison

En 1871, il publia *les Démons* (longtemps connu sous le titre *les Possédés*), un roman-pamphlet démasquant les imposteurs nihilistes, dans lequel il retraçait l’errance morale et spirituelle de la Russie. Par son humour féroce, sa force prophétique et sa capacité à incarner dans les personnages les positions philosophiques et sociales les plus profondes, le livre représente un chef-d’œuvre inégalé.

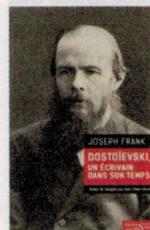
L’affaire Netchaïev avait écoeuré la plupart des révolutionnaires et la morale utilitariste fut abandonnée par la grande majorité des radicaux, qui se convertirent au “populisme” au début des années 1870. Soucieux de reprendre à leur compte les vertus chrétiennes, ils décidèrent de se consacrer aux “masses” pour les instruire et les assister, ce qui permit un rapprochement avec Dostoïevski pour qui seule l’amélioration des individus au sens chrétien était susceptible de corriger les maux de la société russe.

Le danger nihiliste momentanément éloigné (les populistes se lanceront dans

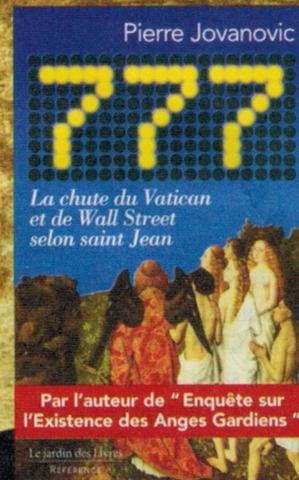
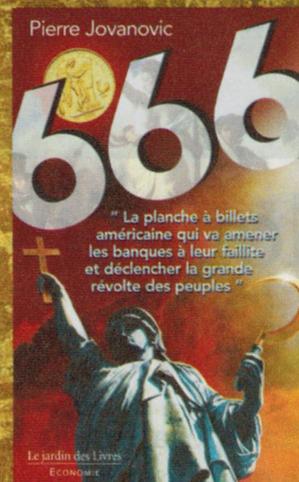
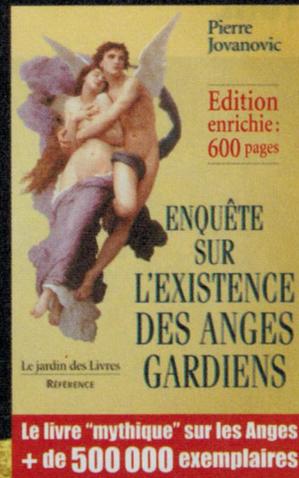
le terrorisme et assassineront le tsar Alexandre II un mois après la mort de Dostoïevski), l’écrivain s’attaqua, en 1877, à son grand œuvre, *les Frères Karamazov*, un roman théologique vertigineux qui explore le conflit entre la raison et la foi chrétienne, l’écrivain ayant depuis son séjour au bagne pris le parti de l’irrationalité de la foi qu’il opposait à la raison insignifiante. Comme toujours, il exposait cependant avec le plus grand sérieux les idées qu’il entendait combattre, au point que la charge d’Ivan contre un Dieu coupable d’avoir créé un monde de souffrances et d’injustices (livre V) et la légende du Grand Inquisiteur mettant en accusation le Christ coupable, lui, d’avoir écrasé les hommes sous le fardeau d’une liberté trop lourde (livre VI) atteignent une profondeur subversive telle que certains exégètes de l’écrivain ont estimé qu’elles ne pouvaient qu’exprimer la pensée profonde de l’auteur. C’est oublier, comme le rappelle Joseph Frank, que tout le livre est une réfutation de ces deux attaques et de leurs conséquences.

La parution des *Frères Karamazov* sacra définitivement Dostoïevski comme le génie russe de son époque. Quelques mois avant sa mort, un hommage à Pouchkine lu à la tribune, dans lequel il en appelait à la réconciliation russe, déclencha à Moscou des scènes d’hystérie et d’évanouissements dans la jeunesse étudiante, qui le qualifia de prophète. Celui qui avait été « capable de réunir tous les contrastes et de contempler à la fois deux abîmes, celui d’en haut, l’abîme des sublimes idéaux, et celui d’en bas, l’abîme de la plus ignoble dégradation » mourut, épuisé, le 9 février 1881. ●

Olivier Maulin



“Dostoïevski, un écrivain dans son temps”, de Joseph Frank, Éditions des Syrtes, 1 054 pages, 33 €.



**Commandez sur
www.lejardindeslivres.fr
ou chez votre libraire,
ou en e-book,
ou au 01 44 09 08 78**